

Des deux rois berbères rivaux, leurs voisins, de Massinissa de *Cirta* (*Constantine*), chef des *Massyles*; et de Syphax, de *Siga* (aux bouches de la *Tafna*, à l'ouest d'Oran), chef des *Massæsyliens*, ils avaient détaché l'un, Syphax, de beaucoup le plus puissant, de son ancienne alliance avec Rome. Ils avaient traité avec lui; et lui avaient donné une femme de Carthage. Quant à Massinissa, le vieil ennemi de Syphax, et l'allié des Carthaginois, ceux-ci le trahirent. Après s'être défendu en désespéré contre les forces unies de Syphax et des Phéniciens, contraint de laisser ses États devenir la proie du premier, il s'en alla avec une faible escorte de cavaliers, errer fugitif dans le désert. Sans compter les renforts promis par leur nouvel allié, les Carthaginois possédaient une armée de vingt mille fantassins, six mille chevaux et cent quarante éléphants (Hannon, envoyé lui-même en expédition, leur avait donné la chasse, et les avait amenés). Ces forces, prêtes au combat, couvraient la ville. Un général éprouvé de l'armée d'Espagne, Hasdrubal, fils de Gisgon, les commandait. Une flotte puissante se tenait dans le port. On attendait l'arrivée prochaine d'un corps macédonien, conduit par *Sopater*, et une division de mercenaires Celtibériens. — A la nouvelle du débarquement de Scipion, Massinissa accourut dans le camp de celui que, peu d'années avant, il combattait pour le compte des Carthaginois en Espagne. Mais ce prince « sans terre », n'apportait rien avec lui que ses talents personnels : les Libyens, quoique fatigués de tous les contingents et contributions prélevés sur eux, avaient payé trop de fois et trop cher leurs révoltes pour oser se déclarer aussitôt. Scipion se mit en marche. Tant qu'il n'eut devant lui que l'armée carthaginoise plus faible que la sienne, il conserva l'avantage, et après quelques combats de cavalerie, il vint mettre le siège devant Utique. Mais

bientôt Syphax parut à la tête de cinquante mille hommes de pied environ, et de dix mille cavaliers. Il fallut lever le siège, et se retrancher pour l'hiver dans un *camp naval*, construit sur un promontoire facile à défendre, entre Utique et Carthage. Là les Romains passèrent toute la mauvaise saison (550-551). La situation au printemps n'était rien moins que favorable: Scipion s'en tira par un heureux coup de main. Des négociations de paix, qui n'étaient qu'une feinte assez peu honorable, lui servirent à endormir la vigilance des Africains. Puis, par une belle nuit, il se jeta sur leurs deux camps : les huttes de roseaux des Numides furent d'abord livrées aux flammes, et quand les Carthaginois volèrent à leurs secours, l'incendie dévora aussi leurs tentes. Fuyant éperdus et sans armes, des détachements apostés les passèrent au fil de l'épée. Cette surprise de nuit avait fait plus de mal qu'une suite de batailles et de défaites. Les Carthaginois ne se laissèrent point abattre. Les plus timides ou les plus intelligents voulaient rappeler Magon et Hannibal; ce rappel fut rejeté. Les secours de Macédoine et de Celtibérie venaient d'arriver : on voulut livrer encore une bataille rangée dans les « *Grands Champs* », à cinq jours de marche d'Utique. Scipion releva le défi avec empressement : ses vétérans et ses volontaires, dispersèrent facilement les hordes ramassées à la hâte des Numides et des Carthaginois : les Celtibères, qui ne pouvaient espérer merci, se firent tailler en pièces après une défense obstinée.

Deux fois battus, les Africains ne pouvaient plus se montrer en rase campagne. Leur flotte attaqua le *camp naval*, sans essuyer une défaite, mais sans un succès décisif. Le revers d'ailleurs fut, et au delà, compensé pour les Romains par la prise de Syphax, que la merveilleuse étoile de Scipion fit tomber dans ses mains. A dater de là, Massinissa devient aussi pour les Romains ce

Scipion
refoulé à la côte.

204-203 av. J.-C.

Surprise
des camps
carthaginois.

que le roi captif a d'abord été pour les Carthaginois.

Pour parler
de paix.

C'est alors que la faction de la paix, qui depuis seize ans se taisait, releva la tête dans Carthage, et rentra en lutte ouverte avec le gouvernement des enfants de Barca et le parti patriote. Hasdrubal, fils de Gisgon, est condamné à mort pendant son absence, et l'on tente d'obtenir de Scipion un armistice, puis la paix. Il exige l'abandon des possessions espagnoles et des îles de la Méditerranée, la remise de Syphax à Massinissa, celle des vaisseaux de guerre, n'en laissant plus que vingt à Carthage, et une contribution de 4,000 talents (près de 7,000,000 de *Thal.*, ou 26,250,000 francs.) Ces conditions étaient tellement favorables qu'on peut se demander dans quel intérêt Scipion les avait dictées, celui de Rome ou plutôt le sien propre ? Les plénipotentiaires de Carthage les acceptèrent sous réserve de la ratification de leur gouvernement, et une ambassade carthaginoise partit pour Rome : mais les patriotes n'entendaient point vider le champ à si bon marché. La foi en leur plus noble cause, la confiance dans leur grand capitaine, l'exemple même que Rome leur avait donné les encouragèrent à la résistance. D'ailleurs la paix n'allait-elle pas ramener leurs adversaires à la tête du gouvernement et les condamner, eux, à une perte certaine ? Parmi le peuple ils étaient sûrs de la majorité. Ils convinrent de laisser l'opposition négocier la paix : pendant ce temps, ils prépareraient un dernier et décisif effort. Ils envoyèrent à Magon et à Hannibal l'ordre de revenir sans délai. Magon, qui depuis trois ans (549-551), luttait dans le nord de l'Italie, y ressuscitant la coalition contre Rome, venait de livrer bataille dans le pays des Insubres à une double armée romaine, de beaucoup supérieure en nombre à la sienne. Il avait forcé pourtant la cavalerie ennemie à reculer, et serré de près l'infanterie. Déjà l'habile général croyait tenir la victoire, quand une

Manœuvres
des patriotes.

205-203 av. J.-C.

division romaine vint hardiment se jeter sur les éléphants. A ce moment il reçut une blessure grave, et la fortune de la guerre changea. L'armée phénicienne rétrograda vers la côte ; et recevant l'ordre de revenir en Afrique, elle se rembarqua aussitôt. Magon mourut pendant la traversée. Quant à Hannibal, il eût déjà devancé son rappel si les négociations pendantes avec Philippe ne lui avaient donné à croire qu'il pouvait encore mieux servir sa patrie dans les champs d'Italie qu'en Afrique. Le messager vint le trouver à Crotona, où depuis quelque temps il se tenait : aussitôt il obéit. Il fit tuer tous ses chevaux, tous les soldats italiens qui se refusaient à le suivre, et s'embarqua sur les transports qu'il tenait prêts dans le port. Le peuple romain respira enfin. Il tournait le dos à la terre italique, ce puissant « lion de Libye, » que nul n'avait pu forcer à fuir ! A cette occasion, le Sénat et les citoyens décernèrent la couronne de gazon (*corona graminea*), au dernier survivant des vieux généraux romains qui avaient honorablement porté le faix de cette pénible guerre, à Quintus Fabius, alors presque nonagénaire. Recevoir de tout un peuple la récompense que l'armée votait d'ordinaire au capitaine qui l'avait sauvée, c'était là le plus grand des honneurs auquel un citoyen romain pût prétendre ! Ce fut aussi la distinction dernière offerte au vieux général, qui mourut dans cette même année (551). Hannibal débarqua à Leptis, sans obstacle, non pas grâce à la trêve, mais grâce à sa rapidité et à une heureuse chance. Le dernier survivant des « lionceaux » d'Hamilcar, après trente-six ans d'absence, il foulait encore une fois le sol de la patrie. Il l'avait quittée presque enfant, commençant sa course héroïque et ses aventures finalement inutiles : partant de l'Occident pour revenir par l'Orient, et décrivant le long cercle de ses victoires autour de la mer carthaginoise. Il voyait s'accomplir l'événement qu'il avait tout fait

Retour d'Hannibal
en Afrique.

203 av. J.-C.

pour prévenir, et qu'il eût empêché, s'il lui eût été donné de le pouvoir. A l'heure présente, il fallait son bras pour aider et sauver Carthage elle-même : il se mit à l'œuvre sans se plaindre, sans accuser. Son arrivée relève le parti des patriotes ; la sentence honteuse prononcée contre Hasdrubal est cassée. Souple et habile comme d'ordinaire, Hannibal renoue avec les *scheiks* numides ; la paix déjà conclue en fait est rejetée par l'assemblée du peuple, et en signe de rupture de la trêve, les populations du littoral pillent une flotte de transports qui vient d'échouer, pendant qu'une galère, amenant les envoyés de Rome, est également assaillie et capturée. Scipion, irrité justement, lève aussitôt son camp sous Tunis (552), parcourt toute la riche vallée du *Bagradas* (*Medjerdah*) ; n'y fait point de quartier aux villes et villages, et fait saisir en masse et vendre comme esclaves tous les habitants. Il avait déjà pénétré fort avant dans l'intérieur, et s'était posté près de *Naraggara* (à l'ouest de *Sicca*, aujourd'hui *El-Kaf*, près de *Ras o Djaber*). Hannibal, venant d'*Hadrumète*, l'y rejoint. Les deux généraux eurent une entrevue où le Carthaginois tenta d'obtenir du Romain des conditions de paix meilleures. Mais celui-ci était allé déjà jusqu'à l'extrême limite des concessions : après la trêve violemment rompue, toute condescendance lui était interdite.

Zama.

D'ailleurs, on doit croire qu'Hannibal en faisant cette démarche n'avait pas autre chose à cœur que de montrer à son peuple que le parti des patriotes n'était point absolument hostile à la paix. Rien ne sortit de la conférence, et la bataille se donna à Zama (dans les environs de *Sicca*, ce semble)¹. Hannibal avait rangé son

¹ Le lieu et la date de la bataille du Zama sont assez mal déterminés. Le champ de bataille fut voisin, bien certainement, de la localité connue sous le nom de *Zama regia* ; et quant à la date, il la faut placer vers le printemps de 552. On a tort, quand on la met au 19 octobre, à raison de l'éclipse de soleil dont parlent les historiens.

Reprise
des hostilités.
202 av. J.-C.

202 av. J.-C.

infanterie sur trois lignes : au premier rang se tenaient les mercenaires carthaginois ; au second, les milices africaines et les Phéniciens, avec le corps des Macédoniens ; au troisième, combattaient les vétérans de l'armée d'Italie. En avant étaient quatre-vingts éléphants : la cavalerie garnissait les ailes. Scipion partagea de même son armée en trois divisions, selon la coutume romaine, et combina ses lignes de façon à ce que les éléphants pussent les traverser ou passer le long d'elles, sans les rompre. Le succès couronna complètement ses prévisions : en se rejetant de côté, les éléphants mirent le désordre dans la cavalerie carthaginoise. Quand celle des Romains, bien supérieure en nombre grâce aux escadrons auxiliaires de Massinissa, vint à l'attaque des ailes, elle en eut facilement raison, et se précipita à leur poursuite. La lutte fut plus sérieuse au centre. Longtemps le combat demeura indécis entre les deux premières lignes des deux infanteries ennemies. Après une sanglante lutte, chacune se retirant en désordre, alla chercher un soutien dans les secondes lignes. Les Romains l'y trouvèrent facilement : mais les milices de Carthage se montrèrent peu sûres et timides ; et les mercenaires se croyant trahis, en vinrent aux mains avec les Carthaginois eux-mêmes. Hannibal s'empressa de retirer vers les ailes ce qui lui restait de ses deux divisions, et déploya en face de l'ennemi ses réserves de l'armée d'Italie. A ce moment, Scipion poussant sur le centre de l'ennemi tout ce qui lui restait de sa première ligne de combat, et portant ses deux autres divisions sur sa droite et sa gauche, recommença la bataille sur tout le front. Il y eut une mêlée nouvelle avec un horrible carnage. En dépit du nombre des Romains, les vieux soldats d'Hannibal ne lâchaient pas pied. Mais tout à coup ils se virent enveloppés par la cavalerie de Scipion et par celle de Massinissa, revenues de la poursuite de la cava-

lerie carthaginoise. La lutte finit par l'anéantissement total de l'armée phénicienne. Vainqueurs à Zama, les vaincus de Cannes vengeaient leur ancienne injure. Cependant Hannibal, avec une poignée de monde, avait pu gagner Hadrumète.

La paix.

Après un tel désastre, il y eût eu folie chez les Carthaginois à tenter encore les chances de la guerre. Rien n'empêchait le général romain de commencer aussitôt le siège de Carthage. Ses approches étaient ouvertes; elle était sans approvisionnements. Il dépendait de Scipion, à moins d'événements imprévus, de lui faire subir le sort qu'Hannibal avait prémédité contre Rome. Scipion s'arrêta; il accorda la paix (553), à de plus dures conditions toutefois. En outre des renonciations exigées, lors des derniers préliminaires, en faveur de Rome et de Massinissa, Carthage se soumit à une contribution de guerre annuelle de 200 talents (340,000 Thal. ou 1,275,000 francs), pendant cinquante années; elle s'engagea à ne jamais rentrer en lutte contre Rome ou les alliés de Rome; à ne plus porter ses armes hors de l'Afrique; et en Afrique même, à ne faire jamais la guerre sans la permission de la République. Par le fait, elle descendait au rang de tributaire, et perdait son indépendance politique. Ajoutons que, selon toutes les vraisemblances, elle était tenue, dans certains cas déterminés, à envoyer à la flotte romaine un contingent de vaisseaux.

On a blâmé Scipion. Pour mettre seul à fin la plus grande guerre qu'ait menée Rome; pour ne point transmettre la gloire de son achèvement à son successeur dans le commandement suprême, il aurait fait, dit-on, à l'ennemi de trop favorables concessions. L'accusation serait fondée si le mobile attribué était vrai: quant aux conditions de la paix, cette accusation ne se justifie pas davantage. D'abord, l'état des choses à Rome n'était en

201 av. J.-C.

rien tel qu'au lendemain de Zama, le favori du peuple dut craindre sérieusement son rappel: même avant sa victoire, une motion en ce sens portée du Sénat devant l'assemblée populaire, avait rencontré un refus péremptoire. Mais le traité n'était-il pas tout ce qu'il pouvait être? A dater du jour où elle eut les mains liées, avec un puissant voisin placé à ses côtés, Carthage n'a plus une seule fois tenté, non pas de se refaire la rivale de Rome, mais simplement de se soustraire à la suprématie de sa rivale d'autrefois. Quiconque avait des yeux pour voir savait que cette seconde grande guerre même, Hannibal l'avait de son chef entreprise, bien plutôt que la République phénicienne, et que c'en était fait à tout jamais des gigantesques desseins de la faction des patriotes. Pour ces Italiens altérés de vengeance ce n'était point assez de cinq cents galères livrées aux flammes: il leur aurait fallu aussi l'incendie de la cité tant haïe! Mais l'esprit et les colères de clocher n'étaient point satisfaits: Rome n'était pas complètement victorieuse tant qu'elle n'avait point anéanti son adversaire; et on ne pardonna pas au général d'avoir laissé la vie à un ennemi coupable d'avoir naguère fait trembler les Romains. Scipion en jugea autrement: nous ne nous reconnaissons ni droit ni motif de suspecter sa détermination. Il n'obéit pas à l'impulsion de passions mesquines et communes: il suivit tout simplement les nobles et généreux penchants de son caractère. Non, il ne craignait ni son rappel, ni les revirements de la fortune, ni l'explosion d'une guerre en réalité prochaine avec le roi de Macédoine. Sûr de sa position et de sa destinée, heureux jusqu'à ce jour dans toutes ses entreprises, il eut ses raisons légitimes en n'exécutant pas la sentence capitale, dont son petit-fils adoptif sera l'instrument cinquante ans après, et que peut-être il eût pu consommer en ce jour. Très-vraisemblablement à mon sens,

les deux grands capitaines, alors maîtres des affaires, en offrant et en acceptant la paix, avaient voulu contenir dans de justes et prudentes limites, l'un la fureur vengeresse des vainqueurs, l'autre l'opiniâtreté inintelligente et pernicieuse des vaincus. La magnanimité des sentiments, la hauteur de la pensée politique se montrent égales chez Hannibal et chez Scipion : le premier se résignant stoïquement à l'inévitable nécessité, le second ne voulant ni de l'abus inutile ni des odieux excès de la victoire. Ne s'est-il pas demandé, ce libre et généreux penseur, en quoi il pouvait être utile à Rome, la puissance politique de Carthage une fois à bas, de détruire aussi cette antique capitale du commerce et de l'agriculture ? N'était-ce pas attenter à la civilisation, que de renverser brutalement l'une de ses colonnes ? Les temps ne sont point venus, encore, où les hommes d'État de Rome, se faisant les bourreaux des États voisins, croiront laver suffisamment l'ignominie romaine, en donnant à l'heure de leurs loisirs une larme à leurs victimes !

Résultats
de la guerre.

Telle fut la fin de la deuxième guerre punique, ou de la guerre d'Hannibal, comme l'appelèrent les Romains. Durant dix-sept années, elle promena ses ravages par les îles et les continents, des colonnes d'Hercule à l'Hellespont. Auparavant, Rome n'avait guère songé qu'à la conquête et à la domination de la terre ferme d'Italie, en deçà de ses frontières naturelles en y ajoutant les îles et les mers voisines. Les conditions de la paix, imposées à l'Afrique, font clairement voir qu'en finissant la guerre, la pensée ne lui était point encore venue d'englober les États méditerranéens dans sa domination, ou de fonder, à son profit, la monarchie universelle. Elle voulait seulement mettre un rival dangereux hors d'état de nuire, et donner à l'Italie de plus commodes voisins. Mais les résultats allèrent bien au delà : la conquête de l'Espagne, notamment, était peu d'accord avec ces

visées moindres : les effets dépassèrent de beaucoup les prévisions premières, et l'on peut dire que Rome a été poussée à la conquête de la péninsule pyrénéenne par la seule fortune des combats. C'est de dessein prémédité qu'elle a pris l'empire en Italie ; c'est presque sans y avoir pensé qu'elle s'est vu jeter dans les mains le sceptre de la Méditerranée, et la domination des contrées environnantes.

Les conséquences immédiates de la guerre punique ont été, hors d'Italie ; la transformation de l'Espagne en une double provinceromaine, à l'état d'insurrection perpétuelle, il est vrai ; la réunion du royaume sicilien de Syracuse avec le reste de l'île, qui déjà appartenait à la République ; la substitution du patronat de Rome à celui de Carthage sur les chefs numides les plus importants ; Carthage tombant du rang de métropole commerciale à celui d'une simple ville de commerce ; en un mot, la suprématie incontestée de Rome dans tous les parages de la Méditerranée occidentale. Bientôt les systèmes des États de l'Ouest et de l'Orient s'abordent et s'entreprennent, après s'être rapprochés seulement durant la première guerre. Bientôt nous verrons Rome s'immiscer décidément dans les conflits des monarchies des successeurs d'Alexandre. En Italie, la fin de la guerre punique était une menace d'anéantissement certain pour les Gaulois de la Cisalpine, à supposer qu'auparavant leur sort ne fût pas déjà fixé. La consommation de leur ruine n'est plus désormais qu'une question de temps. A l'intérieur de la confédération italienne, la victoire de Carthage achève de mettre la nation latine au premier rang. En dépit de quelques hésitations locales, elle s'est maintenue fidèle et compacte en face du commun danger. En même temps s'accroît la sujétion des Italiques non Latins, ou seulement latinisés, celle surtout des Étrusques ou des Sabelliens de la basse Italie. Mais c'est

Hors de l'Italie.

— En Italie.

sur le plus puissant allié d'Hannibal, et aussi sur son premier et dernier allié, sur le peuple de Capoue et sur celui des Bruttians que tombe le plus lourd châtement, ou pour mieux dire la plus impitoyable vengeance de Rome. La constitution de Capoue est détruite, et la seconde cité de l'Italie se voit réduite à n'en être que le plus gros village. Il fut un instant question d'abattre ses murailles et de les raser. A l'exception de quelques champs appartenant à des étrangers ou à des Campaniens du parti philo-romain, le Sénat décrète l'adjonction de tout le territoire au domaine public ; et à dater de ce jour, le divise en parcelles abandonnées à de minimes fermiers. Les Picentins, sur le *Silarus* (*Salo*), sont traités de même. Leur ville principale est détruite et ses habitants sont répartis dans les villages environnants.

Le sort des Bruttians fut encore plus rigoureux. Les Romains les réduisirent en une sorte d'esclavage, leur interdisant à toujours le droit de porter les armes. Les autres alliés d'Hannibal expièrent aussi leur défection. Ainsi en fut-il des villes grecques, à l'exception des rares cités qui avaient tenu pour les Romains, comme celles de Campanie et Rhégium. Enfin les habitants d'Arpi et une foule d'autres cités apuliennes, lucaniennes ou samnites perdirent la plus grande partie de leur territoire. Sur le terrain confisqué, des colonies nouvelles vinrent s'établir. En 560 notamment, des essaims de citoyens colonisèrent les meilleurs hâves de la basse Italie, *Sipontum* (près de *Manfredonia*) et *Crotone*; *Salerno*, érigée dans le sud du pays des Picentins, avec mission de les contenir ; et surtout *Puteoli* (*Pouzzoles*), qui bientôt devient le lieu favori de la villégiature des hautes classes, et le marché du commerce de luxe avec l'Asie et l'Égypte. Ailleurs *Thurium* se change en forteresse latine et prend le nom de *Copia* (560) ; de même la riche cité bruttienne de *Vibo* s'appelle désormais *Va-*

194 av. J.-C.

194.

lentia (562). Dans le Samnium et l'Apulie, les vétérans de l'armée victorieuse d'Afrique furent disséminés sur divers domaines : le surplus devint terre publique ; et les pâtures communes des citoyens riches de la métropole romaine remplacèrent les jardins et les métairies des anciens habitants de ces campagnes. Partout, dans les autres cités de la Péninsule, quiconque avait marqué par ses tendances anti-romaines se vit aussitôt recherché : les procès politiques et les confiscations en eurent raison bien vite. Partout, les fédérés non latins purent reconnaître la vanité de leur titre d'allié : ils ne furent plus que les sujets de Rome. Hannibal vaincu, elle mit une seconde fois le joug sur toute la contrée ; et les peuples simplement italiques eurent à porter le faix de la colère et de l'arrogance du vainqueur. Les événements du jour ont laissé leur empreinte jusque dans le théâtre comique contemporain, tout incolore et censuré qu'il était. Les cités humiliées de Capoue et d'*Atella* y sont officiellement livrées à la raillerie sans frein des poètes bouffons de Rome : *Atella* même prête son nom à leur genre, et nous entendrons les autres comiques raconter, en se jouant, comment dans ce séjour pestilentiel où périssent les plus robustes esclaves, ceux même venus de Syrie, les mols Campaniens asservis ont enfin appris à vaincre le climat. Tristes moqueries d'un barbare vainqueur, et qui laissent arriver jusqu'à nous les cris de désespoir de tout un peuple foulé aux pieds¹ ! Aussi, quand

192 av. J.-C.

¹ [V. infra, ch. xiv. *Comédie Romaine*.

*Tum autem Syrorum genus quod patientissimum est
Hominum, nemo extat, qui ibi sex menseis vixerit.
Ita cuncti solstitiali morbo decidunt.*

*Sed Campas genus
Multo Syrorum jam antidiu patientia :
Sed iste est ager profecto
Malos in quem omneis publice mitti decet
Hospitum' st calamitatis. . . .*

Plaut.; *Trinummus* 2, 4, 141, etc. — V. aussi le *Rudens* 3, 2, 17.]

200 av. J.-C.
199, 197, 184.

éclatera la guerre de Macédoine, avec quel soin anxieux le Sénat veillera sur l'Italie! Il enverra des renforts dans les principales colonies, à Venouse (554), à Narnia (555), à Cosa (557), à Calès (un peu avant 570).

La guerre et la faim avaient décimé d'ailleurs toute la terre italique. A Rome même, le nombre des citoyens était diminué de près d'un quart, et si l'on suppose le chiffre des Italiens moissonnés par les armes d'Hannibal, on n'exagèrera point en l'évaluant à trois cent mille têtes. Et ces pertes sanglantes tombaient sur le gros des citoyens appelés à fournir aux armées leur noyau le plus solide. Les rangs du Sénat s'étaient incroyablement éclaircis : après la bataille de Cannes, il fallut le compléter : cent vingt-trois sièges seulement y restaient occupés, et ce fut à grand'peine, que suppléant aux nécessités du moment, une promotion extraordinaire de cent soixante-dix-sept sénateurs le ramena à son nombre normal. Pendant seize années consécutives la guerre avait promené ses ravages dans tous les coins de l'Italie, et au dehors, dans la direction des quatre vents du ciel : peut-on douter des souffrances qu'elle avait entraînées dans l'état économique des peuples? La tradition atteste le fait général sans préciser les détails. Les caisses de l'État romain s'enrichirent, il est vrai, grâce aux confiscations, et le territoire campanien fut changé en une source intarissable pour le trésor. Mais qu'importent les accroissements du domaine public, quand ils sont la ruine des populations et quand ils amènent autant de misère qu'avait fait de bien autrefois le partage des terres communes? Une foule de cités florissantes (on n'en comptait pas moins de quatre cents), gisant détruites et désertes; les capitaux d'une pénible épargne dissipés; les hommes démoralisés par la vie des camps; toutes les saines traditions des mœurs perdues dans les cités et dans les campagnes : voilà le tableau

193 av. J.-C.

qui s'offre à nos yeux, et à Rome et dans le dernier des villages. Les esclaves et les gens ruinés se réunissaient en bandes pour le vol et le pillage. Veut-on la preuve de leurs dangereux excès? En une seule année (569), dans la seule Apulie, sept mille brigands passèrent en justice : les pâtures immenses, abandonnées à des bergers esclaves, à demi sauvages, ne favorisaient que trop ces irrémédiables dévastations. Enfin, l'agriculture italienne fut aussi menacée dans son avenir par un exemple funeste qui, pour la première fois se produisit durant cette guerre : le peuple romain apprit qu'à la place des céréales semées jadis et récoltées de ses mains, il pouvait désormais aller puiser dans les greniers de la Sicile et de l'Égypte.

Quoi qu'il en soit, tout soldat romain, à qui les dieux avaient donné de revenir vivant de ces guerres gigantesques, pouvait se montrer fier du passé, et envisager l'avenir avec confiance. Si bien des fautes avaient été commises, bien des maux avaient été noblement supportés; et alors que la jeunesse en masse était restée pendant près de dix années sous les armes, le peuple romain avait droit, certes, à ce que beaucoup lui fût pardonné. L'antiquité n'a jamais connu la pratique de ces relations pacifiques et amicales de nation à nation, durant et persistant jusqu'au milieu des querelles réciproques, et qui semblent de nos jours le but principal du progrès civilisateur. Alors point de milieu : il fallait être le marteau ou l'enclume! Dans la lutte entre les peuples vainqueurs, les Romains remportaient la victoire! Sauraient-ils jamais en tirer profit? Rattacher plus fortement encore les Latins à la République; latiniser peu à peu toute l'Italie; gouverner les peuples conquis des provinces comme d'utiles sujets, sans les asservir et les écraser; réformer leurs institutions; fortifier et accroître leurs classes moyennes affaiblies :

questions redoutables, et que beaucoup pouvaient et devaient se faire? Rome saura-t-elle les résoudre? Qu'elle compte alors sur une ère de prospérité, où le bien-être de tous, les plus heureuses circonstances y aidant, se fondera sur l'effort individuel; où la suprématie de la République s'étendra sans conteste sur l'univers civilisé; où tous les citoyens auront la noble conscience du vaste système politique dont ils seront parties intégrantes, et verront devant eux un digne but offert à toutes les fiertés, une large carrière ouverte à tous les talents. Mais si Rome ne suffit pas à sa tâche, tout autre sera l'avenir! — Il n'importe! A cette heure se taisaient les voix chagrines et les soucis méfiants. De tous les côtés les soldats rentraient victorieux dans leurs maisons: il n'y avait à l'ordre du jour que fêtes d'actions de grâce, que jeux publics ou largesses aux armées et au peuple: les captifs libérés revenaient de la Gaule, de l'Afrique et de la Grèce; et le jeune général menant la pompe de son triomphe par les rues joyeusement parées de Rome, s'en allait au Capitole déposer les palmes de la victoire dans le temple du Dieu, « son » confident intime, » disaient tous bas les plus crédules, « et son aide tout puissant dans le conseil et dans l'action »!

CHAPITRE VII

L'OCCIDENT APRÈS LA PAIX AVEC HANNIBAL, JUSQU'À LA FIN DE LA TROISIÈME PÉRIODE

Les guerres d'Hannibal avaient mis une interruption forcée à l'œuvre de l'extension de l'empire Romain jusqu'à la frontière des Alpes, ou, comme l'on disait déjà, jusqu'à la frontière de l'Italie, ainsi qu'à l'œuvre de l'organisation et de la colonisation de la Gaule cisalpine. Il allait de soi que la République reprenait les choses au point où elle s'était vue obligée de les laisser. Les Gaulois, tout les premiers, le savaient. Dès l'année de la paix avec Carthage (553), la lutte avait recommencé sur le territoire le plus voisin celui des Boïes. Les Boïes remportèrent un premier succès sur les milices romaines de nouvelle et trop rapide formation. Obéissant aux conseils d'Hamilcar, officier carthaginois de l'armée de Magon, resté dans l'Italie du Nord après le départ de celui-ci, les Gaulois firent l'année suivante une levée de boucliers en masse (554). Les Romains eurent à combattre non pas seulement les Boïes et les Insubres, immédiatement exposés à leurs armes, mais aussi les Ligures, surexcités par l'approche du danger

Soumission
de la
région du Pô.
Guerres
avec les Gaulois.

201 av. J.-C.

200.